

# ROSA

**ONLIT** — EDIT  
IONS

**Marcel  
Sel**





# ROSA

Marcel  
Sel

**ONLIT** — EDIT  
IONS



*À ma mère, à ma femme, à mes filles.*



Tu vas écrire un roman, qu'il m'a dit. C'était un ordre.

— Et comment je fais pour vivre ?

— Tu as quel âge ?

— Tu sais très bien quel âge j'ai !

Il a hoché la tête. Il a fait mine de réfléchir. Il m'a imposé ses yeux pétillants de malice. Je me suis levé, je lui ai tourné le dos, je me suis posté devant la fenêtre, j'ai regardé le canal, une péniche arrivait, j'ai imaginé que je sautais dessus. Pour fuir. Il n'y a plus que Le Père qui m'impose ça : fuir.

Depuis dix ans, il me verse un salaire mensuel, comme ça, sans rien en échange. Travailler, je ne peux pas. Il le sait. Je suis une sorte d'artiste. J'écris, je dessine, je visite des expositions. Mais travailler, suivre des consignes, répondre aux ordres, j'ai essayé, je ne peux pas. Il a son usine, alors il me paye. Quelquefois, il vient me voir, m'impose sa présence, toujours moqueuse, avec cette ironie de celui qui paye, de celui qui travaille. Il me fait des remarques grinçantes. « Qu'est-ce que je vais faire de toi ? » qu'il m'a dit



tout à l'heure. Et puis, d'un air blasé : « Ah oui ! C'est vrai ! Tu sais écrire... »

La péniche a pris le large, à bâbord. Elle a laissé dans son sillage le reflet du Père dans la vitre. Je l'ai laissée partir et j'ai tourné la tête à droite vers le vieux pont levant qui enjambe le canal, ombre archaïque et mécanique toute d'acier vert, deux pointes de fer qui défient le ciel, cathédrale de métal avec des rivets comme des gargouilles. C'est le Pont-du-Noir. Mon refuge. Le seul.

Quand j'étais enfant, j'en avais, des refuges ! Il y avait les seins de Godelieve, l'amie de ma mère. Ils m'enveloppaient, me rassuraient. Il y avait la crème à la vanille de maman, qui réparait tout. Je m'écorchais les genoux en tombant à vélo ? Crème à la vanille ! Je me coinçais un doigt dans la portière de la voiture ? Crème à la vanille ! J'avais l'âge d'être dans des bras. Pas besoin de chercher le réconfort. Les seins m'enveloppaient, la vanille me coulait dans la gorge, c'était automatique. Et quand des cris jaillissaient dans la maison ou que l'ire paternelle cherchait un coupable, je me blottissais sous le bureau du Père, un énorme meuble en chêne avec un gros bloc de tiroirs de chaque côté. Un bureau comme une maison. Le refuge du fils, le bureau du Père.

Et puis, tout ça s'est envolé. Godelieve ne me serra plus contre ses seins. La vanille ne répara plus rien. Et un jour, je n'ai même plus pu me cacher sous le bureau du Père.

Le Père, c'est Albert Palombieri, mon père. Je l'appelle *Le Père* comme il m'appelle *Le Fils*. Mais je

ne suis pas son seul fils. Son autre fils, Bernard, il l'appelle *L'Aîné*. Un aîné, c'est un fils avec quelque chose de plus. Moi, je suis juste *Le Fils*. Le Père ne m'appelle pas *Le Cadet*. Mais Bernard, il l'appelle *L'Aîné*. Ou alors, il l'appelle par son prénom, *Bernard*. Moi, il ne m'appelle jamais par mon prénom. Il dit *Momo*. Ou alors *Le Fils*. Mon prénom, c'est Maurice.

Depuis une vingtaine d'années, depuis mes neuf ans, je ne me suis plus jamais caché sous le bureau du Père parce qu'il y a là cette corbeille à papier grise, en plastique, ajourée sur le tiers supérieur.

C'est à ça que je songe. C'est pour ça que je me tords les mains en espérant qu'il ne le voie pas. C'est pour ça que je ne me retourne pas, que je fuis son reflet dans la vitre et que je fixe le Pont-du-Noir et ses poutrelles boursouflées de peinture. Son ombre pointue lacère la rue saturée de soleil, un répit avant une nouvelle averse. Il a levé son tablier. Les voitures sont soumises à son bon vouloir, immobiles. La queue s'allonge, les moteurs s'impatientent, mon pont semble s'élever encore. Rien ne peut le faire plier. Ça dure quelques minutes. Le Père ne dit rien. M'impose le silence. Comme si les bruits de la rue étaient ses alliés. Le moteur de la péniche s'affaiblit, se fond à celui d'une moto qui passe le long de la berge, puis aux cris d'enfants qui font le mur de l'école d'à côté. Enfin, magnanime, le Pont-du-Noir décide de se rabaisser. Lentement, souverain, il s'incline, comme un comédien à la fin de son spectacle. Les voitures redémarrent. Je soupire. Je n'ai pas ce pouvoir. Le Père

a décidé que j'écrirais un roman et moi, l'entretenu, je ne peux que m'y soumettre.

— Mais comment je fais pour vivre ?

— Je te rémunère, Le Fils. Comme je l'ai toujours fait. Trente euros la page.

J'ai trente ans.

Je reviens m'asseoir. Le Père regarde mes doigts tapoter le bras de mon fauteuil en rythme de colère, et il sourit. Comme toujours, il a préparé son scénario. Il s'est fichu de moi. Me demander mon âge ! Trente ans ! Me payer trente euros ! Comme toujours, il a usé de son pouvoir pour avoir le dessus. Son histoire de roman, ce n'est que ça : prendre du pouvoir sur moi. Qu'est-ce que ça change qu'il me paye à ne rien faire, qu'on continue comme on a toujours fait ? Pour lui, rien. Pour moi, c'est de la sueur, le doute, la souffrance. Il le sait, c'est ce qu'il veut.

\*\*\*

J'ai neuf ans. Je viens de finir mon premier poème. Je trottine jusqu'au bureau du Père avec mon œuvre découpée de mon carnet de poésie. Je me relis une dernière fois avant de me livrer.

LE PRINTEMPS

*Les oiseaux volent*

*Le ciel chante*

*Les feuilles dansent*

*Vive le printemps joli*

Je pose la précieuse feuille sur le buvard de son bureau. Je prends une bouffée de l'odeur d'encre Waterman. Même fermé, le pot diffuse un parfum fort, profond, intelligent. Je regarde la lourde agrafeuse de métal vert martelé, la perforatrice noire et luisante. Ces objets m'impressionnent. J'envie surtout son stylo-plume Pelikan, rayé, épais. Un jour, il sera à moi.

Je centre mon poème sur le grand buvard d'un vert terne, tenu par deux coins de cuir marron. Voilà. Je vais attendre dans ma chambre que Le Père rentre. Il arrive tard. Maman lui sert à manger. Puis elle va lire au lit. Albert s'en va conclure sa journée de travail, comme tous les jours, à son bureau massif, au-dessus de mon refuge. Assis dans un recoin du couloir, j'attends. Enfin, il passe dans le salon, à côté du bureau, où il y a le grand poste bombé dans sa cage de faux bois, avec ses grands boutons que je n'ai pas le droit de toucher. Sans bruit, je me glisse dans le bureau, impatient. Je regarde le buvard. Mon poème n'y est plus. Il a dû le ranger ailleurs. C'est donc qu'il l'a lu. Je toussote exprès, pour que Le Père m'entende, pour qu'il me fasse venir près de lui, pour qu'il me complimente. Ou pour qu'il me fasse une remarque, une critique bienveillante, comme il en fait à Bernard, L'Aîné, quand celui-ci lui parle des économistes, leur passion à eux deux. Mais du salon, il me lance négligemment « Bonne nuit, Momo ». Ça veut dire qu'il m'a entendu et qu'il est l'heure d'aller dormir. Qu'il ne faut plus que j'existe, jusqu'au lendemain.

Je fais mine de retourner dans ma chambre. Puis, je reviens dans le petit bureau pour chercher mon œuvre. Je soulève le buvard. Rien. J'ouvre le premier tiroir de droite avec d'infinies précautions pour que Le Père ne m'entende pas ; c'est celui où il range les choses importantes. J'ouvre le second tiroir. Rien. Mon poème a disparu. Le Père se lève, éteint la télévision. Je panique. J'ai peur d'être pris – non pas comme un passager clandestin de l'heure indue, mais comme un fils, un enfant, pris à espérer quelque chose. Je me précipite sous le bureau, entre un pied de la chaise et la corbeille. Et juste avant qu'il n'éteigne la lumière d'un geste sec, je le vois, mon poème ! Il est dans la corbeille à papier grise, chiffonné.

\*\*\*

— On commence aujourd'hui, m'assène Le Père.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça change pour toi que j'écrive un roman ?

— Ça change.

— Mais ça change quoi ?

— Tu n'as plus l'âge d'être payé à ne rien faire, voilà !

J'ai dû le regarder bizarrement : il éclate de rire.

— Allons, Le Fils, ça n'est pas si pénible, comme travail, hein ! Tu mets un mot derrière l'autre, et hop !

Je lui demande s'il peut me payer mon mois, au moins. Je suis à sec. Il sourit.

— Tu m'envoies tes pages et je te paye, au jour le jour. Si tu écris ce soir, tu auras de l'argent demain.

Je lève les bras, impuissant. Le Père se lève, me regarde, satisfait du chambardement qu'il vient de m'imposer. Il boutonne posément son imper sans me quitter des yeux. Puis, ravi de son succès facile, il se dirige vers la porte. Je le suis. Il va ouvrir, faire un pas vers le palier, se retourner. On va se faire les trois bises de coutume, sèches. Il va descendre l'escalier de faux marbre, les lèvres épanouies. Avant de sortir, il murmurerà pour lui : « Bon travail, Le Fils ! » Et puis, il passera la lourde porte de verre gris et de fonte vert pâle au-dessus de laquelle on lit toujours *Bureau* en lettres art déco. Il traversera la cour de la vieille raffinerie réaménagée en lofts. Il passera le lourd portail en fer forgé. Son chauffeur sortira pour lui ouvrir la portière, mais Le Père l'aura devancé, comme toujours. Et sa grosse Mercedes noire quittera ma rue et mon quartier « pourri », comme il dit. Et je me retrouverai seul. Romancier de pacotille. Sans l'ombre d'un sujet. Sans même une première phrase, et sans titre. Tout ce que j'ai, tout ce que je peux écrire sur la page de couverture, c'est mon nom : Maurice Palombieri.

